Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

102-103 | 2005
Gérard Althabe

Dialogues et cohérence

Anne-Marie Giffo-Levasseur et Bernard Vrignon

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1411>

DOI : 10.4000/jda.1411

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 253-262

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Anne-Marie Giffo-Levasseur et Bernard Vrignon, « Dialogues et cohérence », *Journal des anthropologues* [En ligne], 102-103 | 2005, mis en ligne le 17 novembre 2010, consulté le 30 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1411> ; DOI : 10.4000/jda.1411

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Journal des anthropologues

Dialogues et cohérence

Anne-Marie Giffo-Levasseur et Bernard Vrignon

- 1 En 1973, à la ZUP Bellevue de Nantes, grand ensemble HLM, deux ethnologues avaient élu domicile. Ils s'intéressaient à la vie du quartier, en particulier autour de la création d'un nouvel équipement socioculturel, une maison de quartier. Ce sont des ethnologues d'un nouveau type, immergés dans leur propre société après des terrains exotiques. Ils avaient créé des liens privilégiés avec l'équipe de prévention spécialisée composée de deux éducateurs et d'une éducatrice chargés de lutter sinon de prévenir la délinquance des jeunes.
- 2 C'est lors d'une rencontre de travail avec ces collègues de Bellevue que nous-mêmes éducateurs aux Dervallières, une cité HLM proche, avons fait la connaissance de Gérard Althabe et de Gérard Roy. Nous avons appris par eux qu'ils avaient dû quitter leur terrain d'études, situé à Madagascar, à la suite de la révolution malgache de 1972. On les avait alors accusés d'avoir outrepassé leur statut de chercheurs à l'ORSTOM en prenant parti pour les acteurs du changement social.
- 3 Alors que son collègue Roy va s'engager progressivement dans des activités concrètes d'animation liées à l'expérience de réhabilitation-concertation de la cité HLM, Gérard va poursuivre l'enquête sur le fonctionnement des rapports sociaux dans la ZUP Bellevue.
- 4 Sa manière de travailler, sur des petites unités, des immeubles, à l'aide d'entretiens enregistrés, le plus souvent individuels, va d'abord nous intriguer puis nous intéresser car l'analyse que nous portions sur la cité HLM des Dervallières était moins bâtie sur une compréhension des logiques internes des habitants que sur une grille de lecture globalisante.
- 5 Nous avons tenté d'instaurer des relations avec différentes composantes de la population, sous la forme d'un comité de quartier regroupant pour l'essentiel des militants de syndicats et partis de gauche ainsi que des associations syndicales familiales et du cadre de vie. Mais nous nous heurtions en permanence à la difficulté d'élargir cette base militante en direction des autres habitants afin de mieux faire valoir les intérêts collectifs du quartier.

- 6 En travaillant avec Gérard, celui-ci va nous aider à comprendre que l'existence de problèmes communs (difficultés sociales des familles, délinquance des jeunes...) ne suffit pas à créer l'unité des personnes, qu'il s'agit plutôt d'un travail d'unification qui doit d'abord prendre en compte les divisions internes à la population.
- 7 De même il nous mit en garde contre la tendance que nous avions en tant que travailleurs sociaux à voir « nos clients » (jeunes et moins jeunes) comme autant de militants potentiels d'une idéologie progressiste. En fait dans notre désir de travailler dans « l'alliance avec les couches populaires », nous mésestimions les différences de statut et mettions peu de distance dans l'analyse de nos situations respectives.
- 8 Ce fut alors tout un apprentissage pour essayer de conserver une proximité avec la population tout en étant plus apte à comprendre la logique interne des rapports sociaux.
- 9 C'est ainsi que nos découvriâmes avec une certaine stupeur que le mode de communication dans la cité HLM proposé par Gérard s'articulait autour d'un pôle négatif composé des familles assistées avec lesquelles nous étions en relation tandis que le jeu des rapports sociaux dominants consistait à construire une distance avec elles, tout cela s'articulant autour de la notion de procès réciproque, un jour accusé, un jour accusateur.
- 10 Gérard développera cette analyse à l'occasion de la postface qu'il rédigera pour *Le travail social en procès*, livre qui faisait le récit de l'histoire ayant entraîné le licenciement global des éducateurs en prévention à Nantes.
- 11 Il marquait ainsi le soutien qu'il n'aura eu de cesse de nous apporter alors que nous étions accusés d'être des « travailleurs sociaux gauchistes » à la suite de différentes péripéties (dont l'accusation sous un prétexte fallacieux « d'excitation de mineurs à la débauche » de l'un des éducateurs des Dervallières). Ce qui aboutira à deux procès retentissants avec une mobilisation nationale de plusieurs milliers de travailleurs sociaux, l'un en mars 1976 à Nantes et l'autre en décembre de la même année en appel à Rennes.
- 12 À chacun de ces procès, Gérard était, avec son épouse, présent parmi les manifestants. Mais ce soutien sans faille n'empêchait pas qu'il porte une réflexion distanciée qui nous était très utile sur les événements. Ainsi, il mit particulièrement en évidence les raisons profondes pour lesquelles notre action d'éducateurs dans les quartiers populaires était peu à peu apparue insoutenable à nos patrons, responsables de l'association, pour la plupart des notables du patronat chrétien, soutenus par le Conseil général et la mairie de Nantes alors fortement ancrés à droite.
- 13 À cet égard, le mieux est de citer une partie des propos de Gérard repris de la postface présentée sous la forme d'un entretien entre lui et les auteurs du livre (collectif intersyndical CGT-CFDT des Centres d'action éducative).
 - Devant l'ampleur de la répression, le refus de tout compromis, nous avons ressenti une volonté de nous liquider à cause des pratiques menées par certains d'entre nous dans les quartiers. Nous avons compris que ce sont les équipes placées dans les grands ensembles qui étaient directement visées par la répression. Comment comprends-tu la subversion contenue dans nos pratiques à Bellevue et aux Dervallières ?

Gérard Althabe – Pour répondre à cette question, il faut essayer de comprendre comment fonctionne le contrôle social dans les quartiers populaires. C'est un problème qui est vu souvent de façon souvent trop réduite : une famille est aux prises avec des travailleurs sociaux, on retire ou on ne retire pas le gosse, etc. En fait, on réduit ce problème à la seule relation des travailleurs sociaux avec leurs « clients ». Mais en réalité, les travailleurs sociaux ne contrôlent qu'un petit nombre de familles et cela

suffit pour maintenir l'ordre et le contrôle social sur des milliers d'autres. Rien n'est plus faux que l'idée de la toile d'araignée tissée pour contrôler l'ensemble des familles populaires. En fait ce jeu du contrôle social sur un petit nombre de familles consiste à fixer ces familles en « pôle négatif » et à leur donner ainsi un rôle « d'acteurs idéologiques ». L'ensemble de la population ouvrière cherchera alors à se différencier et mettre toute son énergie à construire sa distance de peur d'être assimilée à ces familles assistées.

Pour comprendre comment la majorité des familles construit sa distance par rapport au « pôle négatif », il faut poser le problème de la grande division entre les agents porteurs de la « répression-assistance » et les agents porteurs de « l'animation ». Dans les premiers, on retrouve les policiers, les assistants sociaux, les éducateurs, les psychologues, les psychiatres, etc. Dans les seconds, les animateurs socioculturels.

Les porteurs de l'assistance et de la répression exercent leur action sur une cible limitée (en gros l'ancien lumpen-prolétariat) et les personnes prises dans leur intervention sont stigmatisées, marquées, donc produites par cette intervention en acteurs idéologiques fixés au pôle négatif [...]. Mais la position des autres familles ouvrières est précaire (délinquance occasionnelle, chômage durable...) et il y a toujours le risque d'être refoulé au pôle négatif, d'où cette tension permanente au sein des familles, des rues, etc. Les familles utilisées comme cible sont ainsi isolées dans leur relation avec les agents de l'autorité extérieure [...]. La tension maximum s'exprime le plus fortement au moment de l'adolescence des jeunes. En effet, ceux-ci sont de plus en plus autonomes, les parents les maîtrisent de moins en moins, mais en restent toujours responsables [...].

Les agents de l'autorité extérieure que sont les animateurs ont une autre fonction : ils s'adressent à l'ensemble de la population d'un secteur et sont chargés de créer des relations entre les gens [...]. Les éducateurs vont éviter la séparation, ils verront dans les lieux d'animation le cadre possible de rompre l'isolement décrit précédemment. En fait les éducateurs utilisent l'objectif de l'animation qui ne s'adresse plus à une cible mais à une population dans son ensemble. Ils tentent d'abolir la séparation en s'érigeant eux-mêmes en animateurs, en prenant l'initiative d'activités relevant de l'animation, mais dans lesquelles ils incluent « les loubards » (ainsi le grand club de Bellevue et l'organisation de l'association sportive). Globalement, les éducateurs durant ces années vont créer un flou dans la séparation entre les deux domaines [...] Dans leurs efforts de décroisement, les éducateurs n'ont pas seulement visé l'animation socioculturelle (maisons de jeunes, centres sociaux...) mais se sont aussi adressés directement à la population et à ses représentants (associations, militants, etc.).

Aux Dervallières, en particulier, la stratégie élaborée, avec la constitution d'un comité de quartier composé de militants, d'organisations, se place sur un terrain directement politique et c'est l'équipe des Dervallières qui sera au centre de la répression [...]. Cette subversion réside dans l'articulation entre l'organisation des habitants qu'ils suscitent et la destruction des processus constitutifs du contrôle social. Leur pratique est devenue insupportable dans la mesure où ils mettent en question les mécanismes du contrôle social tels qu'ils se développent dans l'action des porteurs d'assistance-répression et des porteurs de l'animation. L'ambiguïté de leur position institutionnelle entre l'un et l'autre domaine leur permettra d'amorcer la mise en question globale de ce contrôle social [...]. On peut dire que le travailleur social militant

ne se justifie que s'il milite à partir des effets provoqués par le travail social et s'il tente de regrouper les autres travailleurs sociaux autour d'un tel militantisme...

- 14 Dans cette période, la première moitié des années 70, après mai 68, les mouvements sociaux restaient nombreux et s'exprimaient avec un certain espoir dans la montée de l'Union de la gauche. L'année 75 sera pour les travailleurs sociaux de toutes catégories une année de conflits, marquée par un recours à la syndicalisation (travailleur social = travailleur comme les autres) dans un milieu dominé jusque-là par le corporatisme professionnel et l'idéologie charitable. Dans ce contexte, la contribution de Gérard sur le contrôle social était loin d'être négligeable, car il mettait l'accent sur le fait que la révolte syndicale et l'engagement à gauche des travailleurs sociaux restaient insuffisants dans la mise en question de la domination sociale dont ils étaient en partie les agents.
- 15 Quelques années plus tard, lors de la perte de la ville de Nantes par la gauche, en 1983, nous aurons à nouveau l'occasion de faire appel à son acuité intellectuelle. Nous réaliserons ensemble une enquête dans différents quartiers populaires sur les raisons de l'abstention qui était un facteur important de la chute de la municipalité de gauche. Il en tirera un article pour la revue *ENJEU* !¹ qui aura un véritable retentissement à Nantes. En effet, la municipalité sortante avait essentiellement misé sur son bilan et fait une campagne vantant sa gestion. Dans cette même période, en tant qu'éducateurs, ayant repris de l'activité dans les quartiers Nantes-Nord, nous avons vécu la montée grandissante du chômage, de la dégradation de l'habitat social et de l'exacerbation du racisme. Le regroupement familial encore récent des immigrés tendait déjà à s'exprimer sous la forme d'une « ethnicisation » des rapports sociaux alors que l'attente messianique née de la victoire de Mitterrand deux ans auparavant cédait la place au désenchantement. C'est tout cela qui n'avait pas été pris en compte par la mairie de gauche qui avait eu tendance à délaisser les quartiers populaires, les estimant gagnés à sa cause, pour s'investir surtout dans des réalisations centrales (médiathèque, tramway, etc.).
- 16 Le point de départ de notre enquête avec les habitants des cités HLM consistait à essayer d'y voir plus clair sur leur défection politique. À la suite de l'article de Gérard (que nous n'avions pas pu signer avec lui pour des raisons de protection professionnelle), nous avons organisé une rencontre avec différents militants situés à gauche pour s'expliquer sur les raisons de la défaite. Le parti socialiste, en la personne du maire battu, n'avait pas tenu à lancer le débat sur le sujet. Plusieurs militants socialistes, frustrés par ce manque de discussion, nous avaient alors rejoints. De cette réunion va sortir le projet d'un cercle de réflexion politique indépendant des partis, afin de développer la possibilité d'une participation citoyenne à la définition des enjeux locaux pouvant servir à la reconquête de la ville. Il allait jouer un rôle de regroupement à titre personnel de militants politiques, syndicaux, associatifs, diversement engagés à gauche. L'objectif étant d'élaborer en toute autonomie une analyse et des dossiers (économie, école, culture, animation socioculturelle, démocratie locale, etc.) qui puissent proposer une alternative à la politique de droite, sans être pour autant la propriété de tout ou partie de la gauche instituée. Le Cercle du Marchix sera un des réseaux qui permettra à la gauche de reprendre le pouvoir municipal en 1989.
- 17 Dès l'instant de la création du Cercle du Marchix, Gérard se tiendra très informé de ce travail et de la constitution des différents dossiers. Mais surtout, cela va constituer le point de départ d'une collaboration constante entre nous, déjà bien amorcée par la

participation à l'ERAUI (Équipe de recherche en anthropologie urbaine et industrielle) et la formation suivie à l'EHESS sous sa responsabilité.

- 18 Cette coopération s'établira d'une manière amicale, sur la base d'une confiance réciproque, mais avec, de notre part, une demande d'aide méthodologique et théorique nous facilitant la distanciation vis-à-vis de nos objets de recherche. Gérard en tirera bien sûr des enseignements pour ses propres recherches, mais c'est toujours avec intérêt qu'il participera avec nous à l'analyse approfondie de certains matériaux (entretiens enregistrés, réflexion sur la situation d'enquête, etc.). Dans ces séances de travail, il nous rendait des services considérables en nous tenant en éveil sur la nécessité permanente de faire entrer dans l'analyse les conditions d'enquête (commandes, appels d'offres, relations privilégiées sur le terrain...). La production de connaissances demeurait sa visée majeure et il n'était pas prêt à sacrifier celle-ci aux actions entreprises, fussent-elles des plus intéressantes. C'est ainsi que nous avons discuté longuement des intérêts et des limites de la recherche-action, si prisée un temps dans le domaine urbain et social.
- 19 Nous avons travaillé ensemble pendant plus de vingt ans sur différents sujets déterminés le plus souvent soit par des intérêts d'origine professionnelle, soit par la réponse à des appels d'offres ministériels. Pour la plupart de ces enquêtes, Gérard assumait un rôle de conseil scientifique. Sur la base de la notion d'autonomie relative du micro-local, toutes ces recherches avaient pour point commun l'étude des rapports sociaux dans les quartiers populaires que ce soit à travers l'organisation urbaine, l'éducation des enfants, le rôle de l'école, l'action culturelle, l'implantation de transports en communs...
- 20 Ces différentes situations nous amenaient toujours à creuser un peu plus la méthodologie de l'entretien, une manière de concilier proximité et distance. Mais comment qualifier cette dernière ? Elle n'était ni dédain, ni désengagement, elle avait un autre objet que l'action elle-même : elle cherchait à comprendre la nature des rapports sociaux en jeu. Cette distance est essentielle à la posture de l'ethnologue, elle le met continuellement en éveil critique sur ce qui sépare et unit l'événement et ce qui le produit, l'expression et son sens. Restons un moment sur l'entretien qui était un des outils privilégiés de notre travail avec Gérard, car il représente une réelle complexité comme moyen d'analyse même s'il est aussi un apport précieux dans la production de connaissance.
- 21 L'entretien est enregistré, entièrement décrypté par le chercheur lui-même, éventuellement réécouté. Il se déroule librement, s'il y a intervention du chercheur, celle-ci sera reprise dans l'analyse. La situation d'entretien est décrite et analysée comme un des éléments constitutifs de l'entretien : l'entretien est d'abord une rencontre, une situation, un événement. Il est ensuite une information (qui demande éventuellement des recoupements). Il est enfin l'expression d'une logique interne qui apparaît dans le fil suivi, dans les types d'éléments fournis et l'importance qui leur est accordée, dans des postures, dans le langage, les hésitations, rappels, répétitions... L'écoute se rapproche de l'écoute clinique, mais l'analyse s'en éloigne. La logique de ce sujet est l'objet dans la mesure où elle croise celle d'autres sujets, celle d'un événement ou intervention ou encore l'enquête. La logique de ce sujet est l'objet quand elle croise, soit celle de ses proches ou de ses pairs, soit celles des « ils »². Les rapports sociaux se dévoilent dans ces croisements : production d'un mode de communication (comme « le procès » découvert à Bellevue) ou signification donnée (« la réhabilitation symbolique » analysée avec Monique Selim sur plusieurs terrains) en rapport avec une intervention extérieure.
- 22 Gérard insistait beaucoup sur l'intérêt de loger sur place, comme moyen de saisir des situations, des dialogues, vivre au quotidien dans le champ du micro-local étudié. C'était

une manière de garder constamment à l'esprit que l'essentiel était d'abord dans la compréhension des processus de la vie sociale afin de voir ensuite comment ceux-ci s'articulaient ou non avec les interventions de l'autorité extérieure, quelle que soit la nature des institutions intervenant. Analyser comment et pourquoi cette logique interne des rapports sociaux pouvait englober l'intervention extérieure et lui redonner un sens. Ils s'agissait alors pour de nombreux agents sociaux (dont nous-mêmes avant de nous consacrer à ce travail de recherche) d'un véritable renversement de perspectives car l'analyse institutionnelle habituelle consistait pour l'essentiel à étudier l'impact des interventions, à la rigueur leurs effets pervers.

- 23 Pour lui, le logement sur place (pour les terrains d'habitat) ou complété plus tard par l'immersion dans l'entreprise (pour des terrains ultérieurs plus difficiles à mener) était la condition d'une observation fine et de longue durée, cette immersion permettant aussi comme une incorporation des gestes et des espaces du quotidien, les façons d'être ensemble, les rapports de force, les préséances, les savoir-vivre... Cette immersion avec les observations et l'incorporation, était une condition de la compréhension. Elle rendait plus capable « d'entendre » ce qui se dit des rapports sociaux dans les entretiens. Bref, tout cela montrait l'importance d'être présent pendant l'action : observer en participant à des réunions, des événements, discuter avec les acteurs, s'allier à des « médiateurs » (des « informateurs ») avec des « retours » et la restitution des résultats de l'enquête lorsqu'il y avait une demande suffisamment construite.
- 24 Sur ce point, la démarche de Gérard pouvait paraître paradoxale : comment conserver la distance nécessaire tout en étant proche et honnête avec les informateurs ? Sans jamais se départir de sa posture critique et de la distance réflexive, il organisait des allers et retours fréquents sur des bases de dettes mutuelles, individuelles et collectives. Ses soutiens à un travail, à un cercle politique ou encore à notre insertion dans le champ de la recherche ont été constants de sa part ; en contrepartie, il était clair que ce travail commun faisait aussi partie des matériaux qu'il pouvait utiliser pour sa propre réflexion. Ni les uns ni les autres ne se sentaient ni lésés, ni pillés, le travail collectif pouvant se matérialiser par une réflexion collective autour de l'écoute en commun des cassettes, de relectures, de réflexions sur une enquête en cours ou réalisée.
- 25 Peu de temps avant sa mort, nous avons convenu de passer du temps ensemble sur notre dernier terrain d'enquête à Caen. À chaque fois il était satisfait de faire une incursion, même rapide, sur le terrain car cela lui permettait de mieux se rendre compte du contexte physique et social de nos recherches.
- 26 C'est ce souvenir et cette proximité que nous voulons garder de lui, un ami dont nous partageons l'esprit critique, son ironie non exempte d'autodérision mais aussi (terme qu'il aurait sûrement refusé) un maître à penser la complexité de notre propre société.

BIBLIOGRAPHIE

ALTHABE G., 1969. *Oppression et libération dans l'imaginaire. Les communautés villageoises de la côte orientale de Madagascar*. Paris, Maspero.

ALTHABE G., 1979. « En guise de postface, entretien avec Gérard Althabe », in Intersyndicale CGT – CFDT des CAE, *Le travail social en procès ; l'affaire des éducateurs à Nantes*. Lyon, éditions Fédérop : 305-331.

ALTHABE G., 1983. « La prise d'une ville : Nantes », *EN JEU*, 7 (nov.-déc.)

ALTHABE G., 1986. « Les élections municipales du 6 mars 1983 : un diagnostic », in FERRO M. (dir.), *Une histoire de la Loire*. Paris, éditions Ramsay : 354-370.

NOTES

1. Cet article (1983) sera repris dans un ouvrage collectif sous la direction de M. Ferro (1986).
 2. Le « ils » d'Althabe correspond au « eux » de Hoggart. La première analyse correspondante est faite à Madagascar : *Oppression et libération dans l'imaginaire* analyse des rituels des *tromba*. La domination coloniale intervient de l'extérieur sur les rapports sociaux locaux, une production symbolique en est la conséquence. L'ethnologue lui-même a une place dans cet ensemble, c'est là notamment l'originalité de la démarche.
-

AUTEURS

ANNE-MARIE GIFFO-LEVASSEUR

Centre d'études sur le social et l'urbain (CESUR)

BERNARD VRIGNON

Centre d'études sur le social et l'urbain (CESUR)